

**ESPAGNOL**  
**VERSION ET THÈME**  
**ÉPREUVE D'OPTION : ÉCRIT**

**Stéphanie Decante et Philippe Rabaté**

**Coefficient : 3**

**Durée de préparation : 6 heures**

Lors de cette session 2022 du concours d'entrée, le jury a corrigé 28 copies, soit un nombre de candidats à peu près similaire à celui de la précédente session (32 candidates et candidats). Avant de proposer quelques remarques qui, nous l'espérons, permettront de guider au mieux la préparation des inscrits à la session 2023, nous souhaiterions faire une remarque d'ensemble sur les résultats de cette épreuve exigeante qui a donné, nous semble-t-il, des résultats encore plus contrastés qu'en 2021. Si, comme chaque année, le jury a pu lire des copies de très bon niveau (5 copies se situent entre 16 et 19/20), un certain nombre de devoirs d'assez bon et de bon niveaux (5 copies entre 12,5 et 14/20), un nombre chaque fois plus important de copies reçoit une note insuffisante (8 copies entre 7,5 et 11,5/20) tandis que plusieurs travaux se sont distingués par un niveau particulièrement faible puisque nous avons pu compter pas moins de 10 copies entre 0,5 et 06/20, chiffre en forte hausse par rapport aux années précédentes. La moyenne de l'épreuve a logiquement tendance à se tasser : elle est de 09,55/20, contre 10,88/20 en 2021, ce qui constitue une baisse importante et un peu préoccupante. Le jury ne peut en effet que s'interroger sur les fortes différences de niveaux et de pratique de l'exercice qui séparent les quatre groupes que nous avons distingués. Aussi les observations qui suivent entendent-elles guider au mieux les futures candidates et les futurs candidats à cette épreuve et leur montrer qu'il n'est nullement impossible d'obtenir une note très correcte à ce double exercice.

Les deux textes à traduire relevaient d'un répertoire que l'on pourrait dire très classique, qu'il s'agisse du texte de Miguel Delibes, l'un des plus grands écrivains espagnols de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ou de la page de Louis Guilloux, à la prose précise et efficace. Ces deux auteurs ont en commun, malgré des différences réelles, une préoccupation pour l'histoire (l'un est marqué par la Première Guerre mondiale, l'autre par la guerre d'Espagne) et la question sociale qui en fait d'excellents observateurs et critiques de la société de leur époque. De ce point de vue, les deux textes forment une sorte d'unité.

### **Quelques remarques sur le texte de version**

Ce texte nous permet de suivre les pensées du personnage principal à travers la présentation ironique qu'en fait un narrateur omniscient. Nous sommes navrés qu'une faute de frappe se soit glissée dans le texte malgré nos nombreuses relectures : au milieu du second paragraphe, l'on pouvait ainsi lire « ¿No era el más nulo, el más insignificante, el más necio y el más atolondrado de todos? » qui devait être lu comme « ¿No era el más nulo, el más insignificante, el más necio y el más atolondrado de todos? ». Cette erreur a été signalée durant l'épreuve et le passage a été neutralisé à la correction pour qu'aucun candidat ne soit pénalisé.

Nous allons passer en revue les séquences du texte qui ont le plus donné lieu à des erreurs de compréhension et de traduction.

Dans le premier paragraphe, ce sont certains points de lexique qui ont été les plus problématiques comme **De sol a sol** («Desde que amanece hasta que se pone»), **holgar** (avec le sens ici de ‘se reposer’, ‘ne pas travailler’, ‘ne rien faire, s’amuser’) ainsi que **bartola** (« de «Bartolo», nombre aplicado popularmente a personajes perezosos y despreocupados): **A la bartola**. Con verbos como «echarse, tenderse, tumbarse, etc.», abandonarse en un esfuerzo u holgazanear», nous rapportent les dictionnaires). Ce qui pouvait donner comme traduction de ce passage « Ellos creían, un poco bobamente, que irse a Santander, un puerto de mar, suponía estarse holgando en taparrabos de sol a sol, disponer de una piragua a voluntad para hacer músculo y darse cada mañana una tripada de mariscos después del chapuzón » ce qui suit : « Ils croyaient, un peu sottement (naïvement), qu’aller à Santander, un port de mer, impliquait qu’on pouvait rester à ne rien faire (à s’amuser) du matin au soir en slip de bain (signifiait qu’on pouvait rester... qu’on restât...), disposer d’un canoë (une pirogue) à volonté pour se faire les muscles et se taper (s’envoyer) chaque matin une ventrée de fruits de mer après avoir piqué une tête (dans l’eau) (après avoir fait trempette) ».

La suite de ce même paragraphe abondait en idiomatismes parfois difficiles à rendre en français comme **Que digamos** (‘particulièrement’, «**que digamos**. Completando una frase negativa anterior, constituye una expresión, generalmente exclamativa, de ponderación: ‘Y que no presume la niña, que digamos’»), **endeble** (‘faible’, ‘chétif’), **de tierra adentro** (‘de l’intérieur des terres’)), dans le passage suivant « El cambio no era muy ventajoso que digamos para nadie, y menos para él, para su constitución endeble, y su afección catarrosa, y su estreñimiento crónico, y su reuma. Exactamente, el traslado no era otra cosa que trocar una angustia y una monotonía de tierra adentro por una angustia y una monotonía de litoral » (« Le changement n’était pas particulièrement (très) avantageux pour personne, et encore moins pour lui, pour sa constitution chétive, ses rhinites fréquentes (à répétition), sa constipation chronique et ses rhumatismes (son rhumatisme). En fait, (à vrai dire) la (cette) mutation revenait tout simplement à troquer une angoisse et une monotonie de l’intérieur des terres pour une angoisse et une monotonie de la côte (n’était rien d’autre que le troc de ... pour ... »). Du même type de difficulté relevait **bracear** (‘agiter, remuer les bras, ‘se débattre’, ‘se démener’, ‘faire de grands efforts’, ‘s’efforcer’), **el día de Dios** (‘toute la sainte journée’, ‘tous les jours que Dieu fait’), **pechar con** (‘se charger de’, ‘se coltiner’) dans l’un des passages les plus denses du texte « Pero lo peor no era eso. Lo peor era tener que bracear todo el día de Dios contra el entusiasmo infundado de la familia y tener que pechar con el banquete de despedida, como si su marcha fuese a dejar allí una huella para alguien, o un pobre rastro, o un mal recuerdo, o una cochina nostalgia. Lo peor era eso; que se emperrasen en hacerle creer que le iban a echar de menos, que Blas era en Salamanca algo así como su Plaza Mayor, una cosa fundamental » (dont nous pourrions proposer la traduction suivante, assortie de quelques variantes : « Mais ça, ce n’était pas le pire. Le pire, c’était d’avoir à se démener toute la sainte journée (tous les jours que Dieu fait) contre l’enthousiasme sans fondement (infondé) de sa (la) famille et d’avoir à se coltiner (se farcir) le banquet d’adieux, comme si son départ allait laisser là-bas une empreinte pour qui que ce soit (quiconque/ quelqu’un), ou une malheureuse trace, ou un mauvais souvenir, ou une sale nostalgie. Ça, c’était le pire. (Le pire, c’était ça) ; qu’on s’entête (s’entêtât) à lui faire croire qu’on allait le regretter, qu’à Salamanque Blas était un peu comme la (sa) « Plaza Mayor », une chose fondamentale (quelque chose de fondamental) »).

Le narrateur se concentre alors sur la figure de Blas avec une ironie qui provoque un afflux de termes psychologiques à la traduction parfois délicate comme **enredar** (‘embrouiller’, ‘emmêler’), **atolondrado** (‘écervelé’, ‘étourdi’), **un aspaviento** (‘les

simagrées’, ‘les gestes désordonnés’), et le très classique **ser un cero a la izquierda** (‘être une nullité’, «**Ser** alguien **un cero a la izquierda**. No tener ninguna influencia o no ser tenido en consideración en cierto asunto o lugar. Insignificante»). Aussi le dense passage suivant « ¿Por qué el diablo se entretiene siempre enredando las cosas de los más tontos? Porque a fin de cuentas, vamos a ver, ¿quién era él? ¿No era el más nulo, el más insignificante, el más necio y el más atolondrado de todos? Entonces, ¿a qué esos aspavientos, esos condescendientes abrazos, ese tumultuoso adiós? ¿Era que verdaderamente iban a echarle de menos a Blas en la oficina? ¿Qué les importaba a ellos que a Blas le sustituyese Pedro? ¿Qué ganaban, o que perdían con el trueque? ¿Quién era Pedro y quién era Blas? ¿eran cabalmente, uno y otro dos ceros a la izquierda, un par de minúsculos tornillos del enorme mecanismo? » pouvait-il être traduit en ces termes : « Pourquoi le diable s’amuse-t-il toujours à embrouiller les affaires des plus idiots ? Car, en fin de compte (au bout du compte) voyons un peu, qui était-il ? N’était-il pas le plus nul, le plus insignifiant, le plus idiot et le plus écervelé de tous ? Alors, à quoi bon (à quoi rimaient) ces accolades (embrassades) condescendantes, ces adieux tumultueux (bruyants) ? Allaient-ils vraiment regretter Blas au bureau ? Qu’est-ce que cela pouvait bien leur faire que Blas soit (fût) remplacé par Pedro ? (que Pedro remplace / remplaçât Blas) Que gagnaient-ils ou que perdaient-ils au change ? Qui était Pedro et qui était Blas ? N’étaient-ils pas tout bonnement (tout simplement) l’un et l’autre deux nullités, une paire de vis minuscules dans l’énorme mécanisme ? ».

Cette « mécanique » sociale n’était pas sans **barullo** (‘la pagaille’, ‘le remue-ménage’), ni **estridencia** (‘le bruit strident’, ‘la bizarrerie’, ‘l’extravagance’) : « Pero, no. Al parecer, las idas y las venidas, en estos tiempos, habían de hacerse y deshacerse con barullos, estridencias, cordialidad y vino. Había que impregnarlas de una afectuosa agresividad. De otro modo, resultaban insulsas, insípidas y vacías. ¡Con lo que él amaba la tranquilidad y el silencio! » (« Mais non. Apparemment, les départs et les arrivées, ces derniers temps, devaient se faire et se défaire dans la pagaille (la confusion), le tapage (les bruits stridents), la cordialité et le vin. Il fallait les imprégner d’une affectueuse agressivité. Dans le cas contraire (sinon / autrement) ils étaient fades, insipides et vides. Et lui qui aimait tant la tranquillité et le silence ! »).

Le texte se concentre, après ce long développement au sujet de la situation professionnelle de Blas, sur la situation matrimoniale du protagoniste, et l’affaire est **harina de otro costal** (‘être une autre histoire’, ‘une autre paire de manches’). Le passage du temps est sans appel et cruel, faisant passer l’épouse du statut de forme **apetecible** (‘désirable’, ‘appétissant’) à celle de **chinchorrera** (‘cancanière’, « Se dice de la persona difícil de contentar, excesivamente exigente en los detalles del trabajo o servicio que se le hace, muy celosa de que se le guarden las consideraciones o el respeto debidos, etc. Chinche, chinchoso, cominero, quisquilloso, reparador, reparón, *sangre* pesada, descontentadizo, exigente, fastidioso, impertinente, meticoloso ») : « Lo de Felisa ya era harina de otro costal. Lo de Felisa ya no tenía remedio. Él se había casado con una forma apetecible de mujer. Nada más. Si ahora resultaba chinchorrera, puntillosa y charlatana, él se lo había ganado por no haber indagado a tiempo qué es lo que tenía dentro aquella forma apetitosa de mujer » (« En ce qui concernait Felisa, c’était (déjà) une autre paire de manches. (En ce qui concernait Felisa, il n’y avait plus de remède (c’était sans solution).) Lui, il s’était marié avec une femme aux formes appétissantes (désirables). Sans plus. (Rien d’autre.) Si maintenant elle était enquiquineuse (si elle était devenue enquiquineuse), tatillonne et bavarde, c’était bien fait pour lui (il l’avait bien mérité) car il n’avait pas cherché à savoir à temps ce que recouvraient ces formes appétissantes (désirables) de femme. (Il ne s’était pas enquis à temps de ce que cachait à l’intérieur cette femme aux formes) »). La fin du texte suit les méandres de la pensée de Blas, qui reconnaît des mérites à cette forme à présent altérée qu’est son épouse à ses

yeux : « Y si ahora él iba al banquete tan tieso y tan satisfecho, embutido en su camisita de popelín blanco, con el cuello almidonado, a Felisa se lo debía; a la Felisa de ahora, locuaz, puntillosa y chinchorrera, y no a la antigua forma apetecible de mujer. Luego Felisa no era tan mala, ni él era justo antes insultándola y menospreciándola para sus adentros » (« Et si maintenant il se rendait (il allait) au banquet si guindé (fier) et si satisfait (content de lui), engoncé (à l'étroit) dans sa petite chemise en popeline blanche, au col amidonné, c'était à Felisa qu'il le devait ; à la Felisa actuelle, loquace, tatillonne et enquiquineuse, et non à l'ancienne femme aux formes appétissantes. Et puis, Felisa n'était pas si mal que cela (si méchante), et lui, auparavant, il n'avait pas été juste de l'insulter et de la mépriser dans son for intérieur »).

En somme, il s'agissait donc d'un texte de version très exigeant, à la fois un portrait psychologique précis, une étude sociologique de l'Espagne des années cinquante et une vision non exempte de portée satirique de la société de l'époque. Le barème a bien sûr tenu compte de la difficulté du texte, et le jury a eu plaisir à lire des propositions parfois très audacieuses et réussies de traduction.

### Quelques remarques sur le thème

Le texte de Louis Guilloux, qui provient sans nul doute de l'un de ses romans les plus connus, *Le Sang noir* (1935), offre une alternance entre dialogue et description de la ville que les deux protagonistes parcourent. Il fallait être particulièrement vigilant sur le plan syntaxique et lexical afin de rendre la vivacité des échanges et la précision des évocations urbaines.

Les premières répliques n'offraient pas de difficultés insurmontables. Il fallait rétablir l'inversion dans l'interrogation en espagnol (« ¿Queda lejos la plaza todavía (falta mucho para, queda mucho para...)? ») et seule l'expression « où il faudra te boucher le nez » a provoqué quelques hésitations et erreurs – « donde (en el que) habrá (tendremos que) taparse (nos) la nariz (las narices) ». La longue description qui suit offrait des obstacles et écueils plus consistants, notamment du fait de l'usage rigoureux des adjectifs par l'auteur (« À mesure qu'ils avançaient, les rues devenaient de plus en plus sales et plus mal tenues. Certaines n'avaient pas de trottoirs et la pluie récente, au lieu d'y faire des mares, y avait creusé dans le milieu de véritables ruisseaux. De part et d'autre, les maisons étaient vieilles, délabrées, noires », que l'on pourrait traduire par : « A medida que (conforme, según, mientras) iban avanzando, las calles se iban haciendo (iban pareciendo) cada vez más sucias y peor cuidadas. Algunas de ellas no tenían vereda (acera) y la lluvia reciente (recién caía), en vez de formar charcos (charcas) en ellas, había abierto en su centro unos auténticos (verdaderos) arroyos. Por un lado y otro (ambas partes/lados), las casas, destartaladas, eran viejas y negras. ». Toutefois, ce sont dans les phrases suivantes que les erreurs de traduction se sont concentrées ; les candidates et candidats ont été troublés par cette répétition du XII<sup>e</sup> siècle, qui était bien dans le texte original, et montrait une imprécision (et aussi une pédanterie) de Nabucet. Il fallait donc rester au plus près du texte : « Algunas de estas casas (hasta, incluso) constituían (representaban) un gran atractivo para los turistas, y, en tanto que (como, en calidad de) miembro (socio) de la Sociedad de Emulación, personalmente había hecho muchos esfuerzos (todos los esfuerzos posibles, todo lo posible) para conseguir que se declarara/se declararan/sen algunas de ellas monumentos históricos. “Las más hermosas, las del siglo XII y XII” ».

La seconde réplique, très brève, est suivie d'une évocation spatiale précise qui a rarement donné lieu à une traduction fidèle en castillan : « Si tu ne crains pas les odeurs, arrêtons-nous un instant, dit-il, en pointant le doigt vers une bâtisse en ruines, dont le rez-de-chaussée était occupé par un boulanger et aux fenêtres de laquelle pendaient des oripeaux de

toutes couleurs », que nous traduirions, par exemple, de la manière suivante : «Si no te molestan los olores, detengámonos un instante, dijo, apuntando con el dedo (hacia) un caserón en ruinas, cuya planta baja estaba ocupada por (ocupaba) un panadero (en cuya planta baja vivía un panadero) y de cuyas ventanas colgaban guiñapos (andrajos, trapos) de todos (muchos, varios) colores».

Enfin, le dernier paragraphe du texte devait retenir toute l'attention des candidates et candidats, en raison de la succession rapide d'actions et de la variété et richesse du vocabulaire employé : « La rue sentait l'égout, le poisson, la fumée, mais il s'y mêlait aussi d'autres odeurs, celles du pain, du linge qu'on repassait, une odeur de résine. Il devait y avoir pas loin un menuisier. Ils l'entendirent manier la scie, comme autrefois le père Nabucet lui-même. Et d'une petite échoppe de cordonnier partit une volée de coups de marteau sur la pierre à battre, dont la rue tout entière retentit. », passage pour lequel nous proposons la traduction suivante : « La calle olía a alcantarilla (cloacas), a pescado, a humo, pero también se mezclaban otros olores, a pan, a ropa (recién) planchada, un olor a resina. Debía de haber un carpintero no muy lejos (de ahí). Lo oyeron manejar la sierra, como (tal y como) antaño (en otros tiempos) el mismo viejo Nabucet. Y de una pequeña tienda (un tenderete) de zapatero salió (brotó, se oyó) una serie de martillazos en el yunque con la que retumbó (que retumbó en) la calle entera ». Enfin, la dernière phrase du texte semble joindre à ce qui précède, selon un même point de vue sombre et presque célinien, le milieu que découvre le capitaine, guidé par Nabucet : « Le capitaine levait le nez, regardait la maison et ne trouvait rien à dire, sinon qu'elle était sale et même infecte, que tout là-dedans, les êtres et les choses, devait pourrir comme dans une cave » (« El capitán levantaba la cabeza, miraba la casa y no encontraba nada que decir, a no ser que era sucia e incluso repugnante (hedionda), que todo, ahí dentro, los seres, las cosas, debía de estar pudriéndose como (igual que) en una bodega (sótano, cueva »).

Tout comme pour la version, nous espérons que ces observations, en dépit de leur brièveté, pourront être utiles aux étudiantes et étudiants qui préparent la session 2023 du concours en leur donnant des pistes concrètes sur ce qui est attendu, mais nous souhaitons aussi redire que nous avons pu lire quelques devoirs qui offraient une belle maîtrise des langues espagnole et française pour les deux parties de l'épreuve. Il convient vraiment de se donner tous les moyens de réussir, et il ne faut pas hésiter, pour ce faire, à reprendre les bases autant que nécessaire. Nous espérons que cette nouvelle année de préparation sera fructueuse pour toutes et tous.